

Des films imaginaires, de vrais cratères

RACINE, Rober. *L'Atlas des films de Giotto*, Montréal, Boréal, 2015, 221 p.

Michel Coulombe

Volume 34, numéro 1, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2016). Compte rendu de [Des films imaginaires, de vrais cratères / RACINE, Rober. *L'Atlas des films de Giotto*, Montréal, Boréal, 2015, 221 p.] *Ciné-Bulles*, 34(1), 52–52.



RACINE, Rober. *L'Atlas des films de Giotto*, Montréal, Boréal, 2015, 221 p.

Des films imaginaires, de vrais cratères

MICHEL COULOMBE

Chaque spectateur assidu des salles de cinéma a ses listes et ses inventaires. En apparence, le livre de Rober Racine, qui aligne les résumés de 230 films, s'inspire de cette idée, si ce n'est que ces films sont de pures inventions. Le personnage de cette fiction, Giotto, un pilote d'avion de la NASA, classe les films qu'il aurait vus par ville, des villes bien réelles réparties dans 12 pays. C'est ce qui fait de son catalogue un atlas.

Dans son texte de présentation, Giotto recommande une lecture dans le désordre. On peut en effet ouvrir son atlas au hasard, sans souci de continuité. Comme la lecture devient vite fastidieuse, il paraît peu probable qu'un quelconque lecteur parvienne à lire ce livre tout d'un trait. La fiche d'un film russe intitulé « Le dernier couvre-feu » efface rapidement le souvenir du film américain qui l'a précédé, « T'embrasser », un drame de Russels Manners, dans lequel une « mère raconte à sa fille aînée la vie des chats qui ont fait partie de sa vie ».

L'appétit de l'employé de la NASA ne connaît pas de frontières. Toutes les

cinématographies et tous les genres l'intéressent. Giotto émet un bref commentaire sur chacun des films. Il s'agit généralement d'une observation ou d'une réflexion, et non d'une critique ou d'une analyse. Ainsi écrit-il, au sujet d'un drame belge, « Camille et Dauphina » : « En sortant du cinéma, je me suis dit : l'amitié est un amour déçu. »

Le voyageur donne la parole à des spectateurs imaginaires, qu'il présente à l'occasion par leur prénom, le plus souvent en indiquant leur métier : gardienne d'animaux, entraîneur sportif, pasteur ou employée du métro. On verra un chef cuisinier affirmer, à la sortie d'une satire dramatique norvégienne : « Je n'ai pas compris pourquoi on empilait des carcasses de veaux dans un élévateur à grains. L'image est fascinante. » Soit.

Racine maîtrise les conventions dramatiques. Il offre un panorama diversifié. L'ouvrage gagne en intérêt quand on croit reconnaître, peut-être à tort, une référence, même lointaine, à un film. Le lecteur québécois trouvera un plaisir particulier à lire la description d'un film irlandais, « Chet », réalisé en 1989, qui raconte le séjour montréalais du jazzman Chet Baker retrouvé inconscient sur un banc à Pointe-aux-Trembles en 1978. Giotto souligne la simplicité et la pauvreté d'un quartier en symbiose avec le son de la trompette.

Le cinéma canadien se glisse dans cet ensemble, notamment lorsque le globe-trotter, de passage à Copenhague, voit un drame politique intitulé « Les nombres sans lumière ». Dans ce film d'Émilie Blanchard, le jour où le Québec déclare son indépendance, le Canada rétablit la peine capitale pour les provinces qui en font la demande. Facétieux, l'auteur évoque la présence de drapeaux canadiens bleu et blanc et de drapeaux québécois rouge et blanc. Au sortir de la projection de ce film, une garde forestière danoise est perplexe : « Je n'ai jamais compris ce pays. » Giotto réplique : « Ce n'est pas sorcier : aspirations,

impositions, désillusions, affirmation. » Touché.

Les noms et prénoms des acteurs et des réalisateurs ne réfèrent pas à des personnalités du milieu du cinéma. Quelques-uns ont été empruntés à des proches de Racine. La plupart renvoient à des cratères situés sur la face visible de la Lune. Les références à la Lune ne s'arrêtent pas là. Les 52 villes, sur 4 continents, de cet atlas possèdent des échantillons du sol lunaire rapportés par des astronautes. Dans ses remerciements, Racine écrit à leur sujet : « Reliées les unes aux autres, elles forment le collier sélène de la Terre. »

Le travail de Racine rappelle celui de l'auteur-compositeur-interprète français Albin de la Simone qui présente depuis quelques années ses Films fantômes, des œuvres imaginaires dont il fait entendre en concert les musiques et certains dialogues, en plus d'offrir une exposition où l'on trouve des photos de tournage, des costumes, une affiche, un storyboard, des témoignages. Au final, les spectateurs peuvent assister à une émission de radio, jamais mise en ondes, où s'affrontent acteurs et critiques.

L'atlas de Racine s'apparente à une performance, une proposition étonnante poussée à bout de façon obsessionnelle. C'est à ce titre, plus que pour ses qualités littéraires ou sa valeur cinématographique, qu'il force l'admiration. **CE**